Centenaire : école cantonale 1858-1958

Autor(en): **Gorgé, Camille**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **61 (1957)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558726

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CENTENAIRE

ÉCOLE CANTONALE 1858 - 1958

Nous voici revenus, amis, à tire-d'aile,
Sur les lieux familiers où, tous les vingt-cinq ans,
Toujours un peu plus vieux et toujours plus fidèle,
Toujours plus seul aussi parmi les cheveux blancs,
On refait, plus ému de cœur que de parole,
Le grand pèlerinage aux bancs de son école.

Mais le premier regard n'embrasse ni les toits,
Vieux cargos endormis pour toujours sur leur ancre,
Ni la vitre au rideau qui bougeait autrefois,
Ni tant d'autres témoins de nos doigts tachés d'encre.
On regarde en Hamlet par-dessus les maisons,
Sa pensée aux absents qui dorment sous un nom.

Où êtes-vous, copains, dont on entend la plume
Qui gratte de son bec la neige du papier ?
Et toi, cher compagnon des beaux jours et des brumes,
Qui fis la longue traite en marchant d'un bon pied ?
Qu'ont dit là-haut les dieux de nos exploits scolaires ?
Lorsqu'on soufflait à Z, bouillaient-ils de colère ?

Et toi, beau révolté, ruant sous le devoir,
Tu ne défieras plus de tes folles cravates
La place aux marronniers où dort le cygne noir,
Ni la cour où, piaillant comme moineaux, s'ébattent
Nos bouillants successeurs, ni le jardin anglais
Aux rires cristallins que la cloche fêlait.

Mais, sceptique, comment, dès que grêle la terre
Sur une bière en fleurs, peut-on dire : « Il n'est plus » ?
Comment voir du néant où bâille le mystère ?
Qui te dit, ignorant, que tous ces disparus
Ne sont pas près de nous, frémissants, sur la porte,
Aussitôt qu'on remue un peu les feuilles mortes ?

Ecarte de la main le cercueil et ses clous
Et vois passer en toi les ombres toujours chères
Sur un chemin de rêve escorté d'ormes flous.
C'est là que reste encore, attardé, l'éphémère,
Et le défunt y vit, non plus comme un vivant,
Mais comme en un tableau qu'on regarde souvent.

Et tiens ! Ferme les yeux ! Les voilà, feu nos maîtres,
Ces bergers vigilants dont l'œil leste, bon chien,
Empêchait les moutons de fuir par les fenêtres !
D'insolite douceur avec les traits anciens
Comme éclairés d'avoir vu de si près les anges,
Les voici tels qu'en eux le souvenir les change !

Là vient, lorgnon flambant, le chantre du terroir,
Le Beethoven local, veuf d'une Léonore
Dont la voix, sans Scala, s'est tue en un tiroir.
Mais tout n'est point perdu, car du bâton sonore
L'écho nous est resté d'inoubliables chants.
Ce qui mourut en lis revit en fleurs des champs.

Ici, ce bon Dumas nous dispense, ô Plutarque,
Ton nectar millénaire en caviste emporté.
Marchant, grondant, pestant, posant sur tout sa marque,
Il lance d'un Brutus les grands mots patentés,
Mais pour cacher bientôt, au fracas de sa canne,
Son grand cœur aux blancs-becs qui, sous cape, ricanent.

Quand Porthos tonitrue, Aramis n'est pas loin.
Beau crâne enseignant l'art mince des décimales,
On le voit prisonnier du mortel qu'il n'est point.
C'est l'étoile qui s'use en la nuit communale,
L'ignoré Mazarin qu'on eût vu, comte ou duc,
Aux côtés d'un grand prince au congrès d'Osnabruck.

Plus proche, un doux Corot à barbiche duc d'Albe
De son pinceau léger vous prend l'œil dans les rets
Tendus par la fraîcheur des teintes et des galbes.
Qu'il est grand, si petit, vu de nos tabourets !
Que peux-tu contre nous, plâtre de Démosthène,
Lorsque, pour vaincre, on a sa main samaritaine ?

A deux pas, ce mentor, le doigt dans Claude Augé,
Vous narre du mot « gens » les tics de cheval kurde,
Mais le morne docteur en fontaine changé
D'où coule, monotone, un flot de lois absurdes
Ne nous mène pas moins, tout vaseux, tout bâillants,
Aux orgues de Corneille et de Chateaubriand.

Et l'envers, le voisin si sémillant vous l'offre.
Grand clerc en mappemonde, as en langue de si,
Grand seigneur, outrant tout, fleur ou fruit, table ou coffre,
Il a pour Tarascon un faible exquis. Ainsi,
Sans étonner jusqu'à faire du Doubs un Gange,
Il verra plus d'un Grec plier sous une orange.

Là, ce lourd gladiateur drapé de léopard
Tient l'arène où Gœthe préside avec Shakespeare,
Mais, ô surprise, loin d'étrangler tout sans art,
Il nuance les mots quand Juliette expire
Et, lorsqu'à Dorothée, un Hermann s'est ouvert,
Il montre où le génie a fait trembler le vers.

On la verrait de loin, la docte redingote
D'où sort la noble tête à cheveux d'érudit...
C'est, ô Grecs et Latins, la voix qui ravigote
Vos vieux corps fatigués, l'homme, ô morts qu'on a dit,
Qui, de son timbre mâle, au tambour des grands verbes,
Vous fera défiler, poussiéreux et superbes !

Teint vineux, mèche au front, marcheur au pas pesant,
Voici l'autre Cuvier qui ravit l'ammonite
Aux nuits du crétacé, l'artiste recousant
Le gobelin du monde en lambeaux sous les sites,
L'oracle, ô Vérité, qui te blesse le moins :
Il te cherche en prenant les pierres à témoin !

Un émule à pas lents le suit, le dernier sage
Qu'on pleure dans nos murs et dont l'art étonna :
Esprit tout à la ville et cœur tout au village,
Géologue des us et jeux du Creugenat,
Physicien, patoisant, citoyen qui s'enflamme,
Quoi qu'il fasse ou vous dise, un Ajoulot dans l'âme!

Et vous voici enfin, sachem au nom fameux,
Pilote au cuir tanné sur les eaux littéraires !
Salut, vieux loup de mer dont l'âge nous émeut,
Salut, routier féru du même itinéraire,
Qui vouliez de nous tous, mousses à votre bord,
Faire des marins sûrs, et d'eux-mêmes d'abord !

Envers vous qui saviez, ô maître vénérable,
Nous enseigner la vie en marge des bouquins,
Envers vous, chevalier, preux d'un ordre admirable,
Qui fonciez sans merci, front haut et lance en main,
Sur l'erreur qui sortait de nos têtes légères,
Notre dette n'est pas, croyez-nous, passagère.

Nous vous devions beaucoup ; nous vous devons toujours.
Qui de nous n'entend plus l'éclat de vos paroles
Quand, justicier fougueux, vous tanciez au grand jour
Nos écrits trop bâclés sous la lampe à pétrole ?
Manquer d'égards envers ce prince, le français,
Quel crime pour vos yeux et, pour nous, quel procès !

Votre esprit dans notre âme a laissé son empreinte.
Vous n'êtes plus que cendre et votre voix nous suit.
Nous subissons sans fin la loi de vos contraintes
Et vous êtes si près des vôtres aujourd'hui
Que si j'hésite un peu sur un mot nécessaire,
Votre main doucement m'ouvre le dictionnaire !

Mais d'autres, maître illustre, ont fait merveille et, fors
L'affectueux crayon que je lègue à vos mânes,
Je n'ose appuyer trop, sachant bien que l'effort
Dépare, trop marqué, les belles caravanes
Et que, semblable au fleuve en marche vers la mer,
L'Ecole n'a qu'un nom fait d'affluents divers.

Aussi n'élevons point de stèles sur la rive
A tes héros, Collège, à tous ceux qui, malgré
Les vents prompts à pousser la nef à la dérive,
Ont bâti ton destin, heureux de faire entrer
Un peu plus de raison dans les luttes urbaines
Quand la haine restait la fleur de nos fontaines.

Honneur à ceux qui, las de ces conflits latents
Dont pâtissait la ville, ont voulu que paix règne,
Que paix au moins, grand Dieu, règne entre les enfants !
Et gloire, gloire à toi, Collège, où l'on enseigne
L'art de la tolérance, art qui nous fuit le plus,
A tous les Capulets et tous les Montaigus !

Et maintenant, ohé ! C'est la fin de l'escale.
On retire l'échelle. En route pour cent ans !
Le navire a frémi, des hunes à la cale.
Focs largués, capitaine, au revoir et beau temps !
Voyez, demain déjà vous tend sa main future
Dans l'écharpe de vent qui flotte à la mâture !

Mais avant de fouler les grands espaces bleus
De tous tes cacatois, avec ce centenaire
Sur ton livre de bord, permets, Ecole, à ceux
Qui furent sous ta loi pour mieux servir à terre
D'achever sur un mot que le cœur a choisi
Et qui résume tout : Vieux Collège, merci !

CAMILLE GORGÉ

Copenhague, avril 1958.